

*lapageblanche*  
*mars/avril(2004)numéro(31)*



## *Sur ma balançoire*

Dans le mouvement des paresseuses  
 En avant... EN ARRIERE !  
 En arrière... EN AVANT !  
 Dans l'envol divin des déesses  
 J'aime la paix comme la guerre  
 En avant !  
 J'aime la mort comme un frère  
 En arrière !  
 Dans le vertige universel  
 Entre les terres et le ciel

Sur ma balançoire

Dans le mouvement de la haine  
 Droit devant... DE TRAVERS !  
 De travers... DROIT DEVANT !  
 Dans la chute des statues reines  
 Je hais l'ordre et son anarchie  
 Droit devant !  
 Je hais la suture ennemie  
 De travers !  
 Dans la danse en apesanteur  
 Entre les vrais et les erreurs

Mon corps n'est plus fragile  
 Je m'en vais hanter mes assassins  
 Sur ma balançoire

Je me balance entre les jalousies  
 A faire d'elles des furies  
 Braqués sur moi, les pistolets laser  
 M'attendent au fond des poussières  
 Ils attendront que je meure  
 Que meurent mes honneurs  
 Pour presser la gâchette  
 Et ne rien tuer du tout  
 A se punir eux-mêmes

Je m'en vais hanter mes assassins  
 Sur ma balançoire

*Julien Chéron*

## Les critiques littéraires d'autrefois et leurs limites d'aujourd'hui

J'ai relu ces jours derniers pas mal de pages concernant la littérature roumaine d'entre les deux guerres mondiales. Occasion de renforcer une constatation plus ancienne : les critiques littéraires les plus éminents de cette période-là (et on en a eu de très bons ces années-là...) ont été opaques, sinon hostiles, aux abondantes actions de l'avant-garde roumaine... Ces critiques si glorieux, invoqués même aujourd'hui avec considération, mentionnés toujours comme des repères dans le décèlement et l'interprétation des valeurs de leur temps et des époques qui les ont précédées, n'ont rien compris des actions des avant-gardistes, de la signification de leur travail, de la portée de leur changement de cap dans le parcours de la littérature du XX-ème siècle... Sur les avant-gardes et les avant-gardistes les seules contributions de plusieurs de ces critiques ont été des notes ironiques, des remarques ricanieuses sinon directement du mépris exprimé sans trop expliquer. (Et cette situation n'est pas spécifique seulement de la littérature roumaine à cette époque-

là...) Je me suis interrogé encore une fois sur cette preuve d'incompréhension et j'ai cherché l'explication d'une telle réaction. Je n'ai trouvé qu'une réponse... psychologique. Pour avoir une force de décision dans leur domaine (si... incertain, c'est vrai, leur domaine) ils se sont édifiés des convictions solides, des principes artistiques fermes. Les critiques sont (au moins ils... étaient...) des hommes à convictions... Mais ces convictions se cristallisent jusqu'à un certain âge, dans la période de formation, dans un délai de temps précis... D'après la formule traditionnelle, on ne se construit pas toute la vie, on prend la forme de sa personnalité dans l'adolescence, dans la jeunesse, jusqu'à un certain âge... Ils retiennent très bien les éléments de définitions des arts littéraires acquis dans leur jeunesse. Après, ils en restent là... Et appliquent toute leur vie ce qu'ils ont si bien appris dans leur âge de formation... Leur devenir s'arrête donc à un certain âge historique, ils comprennent bien la littérature écrite dans les marges de cette formule et ne peuvent pas prendre véritablement en considération ce qui a été créé après cette date. Les artistes peuvent être (mais habituellement, même eux ne le sont pas...) plus mobiles, capables de changer de peau, de direction – les critiques sont... fermes, décisifs. Mais leur fermeté les enferme dans une conception limitative de la littérature. Ils... comprennent, ils peuvent apprécier ce qui entre dans cette formule – mais pas ce qui apparaît dans la littérature après l'époque de leurs années de formation.

Tout ça tient de l'équation de la personnalité des gens de lettres d'une certaine époque. Mais on peut faire voir toute cette situation plus profondément, du point de vue des structures littéraires, des mutations qu'a connu l'art de

l'écriture... Car il y a une extension qu'il ne faut pas oublier. On peut constater d'abord qu'aujourd'hui un critique ne peut plus s'imposer et se maintenir dans une position favorable avec une telle détermination. De nos jours les critiques sont d'abord mobiles, adaptables, prêts, avant tout, à favoriser et à mettre en évidence non pas seulement le nouveau, mais tout ce qui dépasse les habitudes artistiques, le plan du littéraire... Le critique, comme les artistes de notre époque, est attiré par l'unique, l'irrépétitif, par ce qui est propre à l'individualité mise en liberté, au-delà des institutions – même des institutions littéraires... C'est vrai que tout art d'après le romantisme parle de *l'originalité* – mais une originalité en comparaison avec les formules artistiques instaurées. La post-modernité, l'art de nos jours en général, a passé des obsessions artistiques à la valorisation sans enchère de la personnalité humaine, avant et au dessus de l'artistique... De l'individu et même des moments de l'individu... Ça veut dire, en un mot, que les « mœurs » de la vie littéraire ont changé. Ce ne sont pas seulement les mœurs qui ont changé (en changeant, elles sont restées plutôt les mêmes...), mais la nature du fait littéraire. Si autrefois les critiques donnaient l'impression qu'ils évaluaient une réalité artistique... plus ou moins « mesurable », « quantifiable », etc., aujourd'hui ils sont des professionnels qui doivent s'orienter à l'insu des constructs. Mais, sur les constructs dans la vie littéraire, à une autre fois...

Constantin Pricop

## la page blanche

mars/avril(2004)numéro(31)

<b>simple poème</b>	03
<i>Sur ma balançoire</i> de Julien Chéron	
<b>éditorial</b>	04
<i>Les critiques littéraires d'autrefois et leurs limites d'aujourd'hui</i> par Constantin Pricop	
<b>poète de service</b>	06
<i>Stalker</i> alias Briec Le Meur	
<b>moment critique</b>	18
<i>Royaume De La Nuit</i> <i>Pierres Ou Tortues</i> <i>Ballet De Masques</i> par Jean-Michel Mayot	
<b>l'atelier de traduction</b>	20
<i>Sibirisch</i> de Paul Celan <i>A una corneja</i> de Santiago Molina	
<b>notes de lecture</b>	23
<i>Extraits du livre Gherasim Luca</i> par Petre Raileanu <i>Quatre pages contre dix</i> par Gina Puică <i>À l'heure dite</i> par Annie Forest-Abou Mansour	
<b>séquence</b>	32
<i>Pays de l'ennemie</i> de Frédéric Pouchol	
<b>non poésie du monde</b>	34
<i>Appel pour le latin et le grec</i>	
<b>poète du monde</b>	36
<i>Deux posters géants</i> par Pierre Lamarque	
<b>e-poésies</b>	38
Sophie Bykovsky, Catherine Raucy, Jacques Rolland, Philippe Bray, Stéphane Méliade, Thibault Marthouret	

## Stalker

alias Briec Le Meur

*« ... une personne cultivée devrait être : quelqu'un qui sait choisir ses compagnons parmi les hommes, les choses, les pensées, dans le présent comme dans le passé... »*

Hannah Arendt

Briec le Meur

ce n'est pas encore un langage banal qu'il emploie, mais ça le devient, c'est plutôt un certain langage 'existentiel' d'aujourd'hui - lui il organisait des raves, maintenant tellement réglementées que ce n'est plus possible pour lui et les autres de continuer ces mouvements spontanés... un musicien électro de 30 ans, il a commencé comme beaucoup par écrire des poésies de lycée puis a continué de temps en temps à s'exprimer par écrit...

Pierre Lamarque

*« ... j'me bas pour la tactique du destroy dans l'attitude beat pour l'exactitude, on aura l'temps d'oublier la vieille solitude... »*

Stalker - stalkf4@no-log.org - <http://skarlet.heretik.org>

putain de **HARDCORE** attitude,

même quand je joue cool, mec, kick side, destructurisme, breakcore, elec-trop mal pas bien, rythmes bâtards, big beat d'enulé, teknoize, freestalking, breakdancing, digiwords & weird stuff.

je me positionne dans l'élan créateur. action **FATAL LIVE ACTING COMPANY, STALKF4, SKARLET REC**

J'avance à coup de lances,

machettes et charleys tonnent. J'ai ma basse qui claque, la grille serrée dans les bras, ôh temps éclaté.

---- **OUAIS.**

J'ai garé ma caisse claire dans un coin sombre du parking des conformismes alarmants, puis je m'isole à la lumière charnelle, pointe du monde, là où personne entrave que dalle, on ne peut rien y voir... normal coco, ... ici le jour est insupportable pour qui n'a pas les idées noires de l'éclaireur.

© ne pas distribuer dans les lycées, les collèges, etc...

*le ballet des parapluies*

curieux ce ballet des parapluies dans les rues des quartiers nord.  
Ces hommes déambulent comme de petits insectes à tige  
tiges à bout déployé comme un chapeau de peine  
palettes d'excuses, antennes, humilité  
de ne pas supporter d'être mouillé  
alors que le corps est composé de 75 pour cent d'eau  
ces petits parapluies se faufilent et s'agitent un peu  
impression directe de la petitesse de l'homme, de son dérisoire orgueil  
de sa petite frimousse, gueule d'ange noir sur l'humus frais  
joie fugace d'un boulevard enfantin



La nature de l'homme s'attache aux choses qui relèvent de l'inconnu, parties essentielles de l'existence, monde noir des ombres et des questions mal posées, jamais résolues. Aujourd'hui est un siècle où l'aventure n'est plus, forêts de verre et de béton armé, nos sens emprisonnés.

Mais il est une aventure, celle, intérieure, qui fait renaître en nous les instincts d'antan; instincts d'homme ou de loup, qui s'élèvent marche à marche à coup de beats cinglants et de charleys pointus, bravant les barrières de l'imaginaire, luttant contre la sauvagerie des empires financiers, continuant de manière désintéressée la vieille révolution française, les costards-cravate à la lanterne.

Aujourd'hui notre solitude d'anges noirs s'attache encore aux playgrounds électroniques de nos sociétés du spectacle, où l'assistanat des artistes, et donc leur bâillonnement, nous révolte. Mass médias instruments de terreur, terreur d'avance, combats perdus, danse pour oublier.

Danse pour oublier, danse pour survivre, danse pour appartenir à un clan, un mouvement, ne serait-ce qu'une idée, ou s'insurger contre l'idée qui révolte, l'idée urbaine, les grandes corruptions, la culture de masse débilite, la télévision rétrograde, presque dangereuse pour l'équilibre d'un individu, et le rejet de l'autre, l'ignorance et les méfaits de la propriété privée. S'il faut suivre le cours des choses, suivre la piste, suivre sans s'arrêter, suivre sans comprendre, alors la musique est un moyen libérateur, le dance-floor un moteur, la machine sans les mots, pour vivre un peu plus haut.

Mais le dance-floor est en danger, pourri par ses maîtres, méprisé par les nantis de l'art, assassiné par des dj's incultes et dépourvus d'idées, perverti par des danseurs introvertis, paranoïaques, aux danses malades, idiomatiques, resserrées, qui expriment leur révolte en fermant la porte à la beauté et à l'expression de la nouveauté. hardcore moi j'dis, regarde ton mur, il n'y a rien derrière. Mea culpa underground français.

Le dance-floor est l'expression de la fureur, de la puissance charnelle des hommes sans frontière, rassemblement sans classe, sans fric, sans odeur. le dance-floor nous envoie comme une bombe sur les chemins de feu, chaleur originelle de l'espoir infini, home-studios cavernaux, vaisseaux du cosmos surréaliste, psychédéisme dangereux et redescentes vachardes, c'est tout cela à la fois, pour nous rappeler que le danseur à la base, c'est lui le musicien, le temps réel de la contestation.

pas fastoche d'être riche sans la mouche du coche.

pas fastiche d'être chiche d'avoir la touche du moche

pastiches et quiches après la riche beuverie de super ordinaire consommation

et la fissure du pitch sur le mange disque et chie du son

pas facile d'être riche sans l'amour du proche

hein..



Remonté à la surface, je m'isole en commandant un menu cheeseburger chez un indien du coin. En ce moment je bouffe de la merde, et je bouffe, et je bouffe. Je travaille; il me faut sentir mes orifices pour régurgiter et chier du bon boulot, c'est comme ça. En regardant dehors, je repense à underworld, le monde sous terrain. Une micro société se développe, avec ses conséquences sur l'adaptation humaine. En dessous de moi, le quartier La chapelle, se trouve une gare, un centre commercial, une sorte de carrefour métro urbain mutant. C'est la gare du nord! La concentrée! Un doux château ou un simple recoin, une citadelle bien mal en point, et nous autres, descendant du siècle des lumières, sommes désormais affilié au silence, au ventre de la terre.

Je me souviens, je me suis arrêté au milieu du flot de personnes qui se croisent par paquet entiers, témoin comme les autres du manège d'autres machines qui fourmillent comme un réseau neuronal musclé. On se croise à la faveur des néons dans ces longues artères qui vont à l'essentiel. Monde sans cieux soucieux d'autre choses, un idéal comme le savon sous la douche. Comme dans un rêve, un rêve clos au fond de la ruche.

Pour accrocher quelqu'un, il y avait bien ces inscriptions rayées au diamant des villes, mémoire frénétique des êtres qui se croisent sans destins communs, aussi poétique que deux mails qui se croisent parmi mille millions, espèce en mutation, énervé du bout des membres, désagréable impression..

J'accroche un bar sur Bastoche, c'est dans la poche. Et puis, arrive une fille, puis une autre. Elle passe sa main dans ses cheveux, on se croise, ce n'est pas un théâtre, ni sourire, ni crises, ni représentation, sentiment blessé d'avoir à vivre comme les autres. Elle était belle, accompagnée, de sa chère amie, bien décorée, de regards curieux, curieux perçants, elle se paraît, d'adolescent. Ses cheveux blonds, lisses et secs, frangeaient sa classe d'artiste ouais mec, chèvre de grange ou de salon, rire à l'aulne de la perversion. Cette petite femme s'alanguissait sur sa mutine modernité.



Moi je visais d'une fesse à l'autre, je visais d'une fesse à l'autre.

Je visais le piquant de sa paille, pour boire de la menthe à l'eau dans un bistrot à vin, parisien...

Ambiance chaude et lumineuse cette adolescente sucrée/raffinée répandait son suc sur les fautes en cuir et l'oeil en coin; elle me regardait... « non c'est une vittel, non c'est un café...» . Elle passe la main dans ses cheveux, elle remet ses mèches, c'est une fille... Elle choisit un thé, sa douce amie l'air intelligent lui envoie des histoires d'étudiante foisonneuse et d'actualité à la peau de pêche. Elle ressemble à un pote musicien de la banlieue de Londres. Un mec arrive.. C'est un vendeur de journaux intelligent de la lignée bourgeoise ouverte au monde, l'Europe comme cygne dans les marécages..

Technologie, sexi technologie.

Mon sentiment d'impuissance et ma lassitude ne me permettait pas d'être pressé, j'étais dans le relâchement et la vanité dépressive, symbole même de l'effort citadin.

Tout aussi speed et inventorié, je discute de la mollesse irrépessible qui me prend quand je nettoie ma crasse du bout des ongles, maladie qui presse en haut des sommets, vite à la cime des arbres! Pour couper dur au silence. Le vent siffle ses airs d'ambassadeur de la folie des abus, ou celles des errances, des paresse calamiteuses et insecticides. L'humus me rendra ma moustache piquante, un peu odorante elle sentira comme la terre, ou comme toi, ma chatte adorée.

Lave toi de tout soupçon et redescends

Poèmes d'octobre 2003

Dancing in the dark  
Tombé pour la lumière  
C'est des critères d'arcs  
en balayage  
Tuning d'autrefois,  
Passe l'ampère par le bras  
Les hivers sont frères  
J'apporterai tu l'as.  
Bon s'compte en argot-latence  
Je m'étends pas sur moi  
J'active autant qu'un montre  
rotative axe posé par terre  
L'air qui brille tout m'indexe  
tout est réfléchi tu vois.  
Blast gamine le temps d'un présage,  
Tu vas imiter l'accent,  
débloqué pour l'usage  
poseur indécent  
glamour des contenance au mot,  
virages marbrés de l'incolore  
insouciance  
torche

Bad vibe company  
classé à risque  
crapotez cramoiseaux  
bien ripères,  
bien gênés,  
Bien cassants, ha!  
Ils glissent et puis gouvernent  
comme une pluie un peu rebelle.  
Hors du style.  
Bien gérés,  
ils s'enflamment pour un rien,  
attestent de leur bonne foi,  
s'écupèrent la mauvaise,  
et s'identifient au silence.  
Maquis des sévères,  
et des  
vautres.

minimale est la cause  
du tenant.  
Ca tient et ça élève  
dentelés sous.  
carré clair éhaussé  
classé parmi les ronds d'chapeaux hein hein !

Mais nos mots gourds  
en filochés  
lettres au long court  
pour des années!

Dans ta carlingue  
de cinéma  
avec tes fringues  
panorama sur l'univers habillé des constances de ce monde  
Les croyances impossibles des hommes auront leur relais dans la conquête d'autres  
mondes, et la transmission du savoir sera le lien après nos morts. Le paradis c'est  
l'humanité vivante. La conscience, c'est l'art.  
Lisez-nous, sombres vivants du futur!  
Je vous vois seuls, tenant ce livre  
et comme tant d'autres poètes j'en appelle à l'instant  
Ce même instant qui nous regarde et nous sommes liés.

pas d'bora bora sur le floor c juste le son qui t'monte la tête c'est hardcore, invariablement je mord sur ce mot en forme de hache braisée chauffée à blanc et rabattue sur la rocaille des tremblements soudains, vastes pieres, brut de chair, terre finie chaleur infinie, noyau dur de l'après tache qui marche en avant sur les beats d'aciers et les charley pointus, snares divisionnaires, râcles excentré jusqu'à venir employer les vieux mots, mles vieux sons:arquebuses bien senties, je chante la misère de ne plus rien sentir, quand sonne les grêlons du hardcore du lendemain, longtemps après le lendemain, bien longtemps après, après le cul sec du verre de vie, vieillir, s'acoutumer, s'affirmer, et reprendre un peu de justesse et de bon tein.  
la voiture noire passe derrière la cour du supermarché.

début de journée bien directe  
je souris je me penche au balcon des buzards,  
achalandés des nippes et des jeux que l'on sait par cœur  
parcouru des millions d'arbres et chants de pens, white page and you  
sauté au dessus des mares et des rochers poilants  
je m'hiverné dans la même veine quand on ose au haut plus haut,  
ombres et brouillards de pois et de bandes de chépers aux échasses rognées  
pas là mens-tu dors.

tu fruitesse miracambule ici c'est nord.  
jeu d'astreinte.

je voulais mettre le mot stéréo je ne l'ai pas mis qu'allez-vous faire?

mon champ lexical devrait être labouré, la machine ne s'insère pas dans ma poésie,  
elle reste au dépôt.

dégoûté de la vie est une expression familière qui en dit long sur les revers de  
l'histoire. L'histoire d'un nom rallie l'histoire d'une pensée, d'un cimetière, d'un  
sens profond. terre de dégoût t'es partie pour finir en vomi.

ovni du secret hasard déterminé par ma matrice directionnelle en script, boîte à  
clés, idées.

un morceau en quatre heure  
bat l'agate en cinq fièvres s'affaissent  
sur le quartz si dur, raisonné  
au cœur surface qui s'adonne au temps mesuré  
sursarbordage au calme sans doute  
se dit d'une vibration quand elle meurt ... j'ai fini montre c'que t'as maintenant

le corps s'en ville, au signal robote-toi.

tout n'est pas si fastoche, tout ne tient pas dans la poche

tout le fric du monde, toutes les lignes de vie,  
mon passé undergronde, la clé au fond du puits

la france pays de collabo, devant les boches

les hivers caverneux, à paris sans le soleil  
et l'âpreté-jeunesse, vers un sens interdit  
Rien au devant des cimes de la mer,  
du bleu brûlant et des histoires de casse  
ballotté sur le radeau d'en faire  
le moins possible



emporté par la piste j'veais dec sans dek dans la tek step hein  
 ch'us passé par la piste pour faire la fete dans mon système par là parle en rappel au  
 dessus du vide ton sac humide auprès des plaines du teknival.  
 ce soir j'me suis pas levé j'voulais parcourir la ville entière en rêve  
 resté collé sur le carreau cacao versé dans le verre  
 j'voulais pas signer l'mensonge global, resté collé sur la télé le cerveau à deux balle  
 j'avais pas envie de participer au grand mensonge basé sur les idéaux de la  
 propreté. balisé qui perd son charme à chaque hiver, dans un système libéral fermé,  
 aux êtres libres et pas intéressé, sauf par les lignes de vie passé, histoire d'en rire  
 et d'avancer  
 j'me bas pour la tactique du destroy dans l'attitude beat pour l'exactitude,  
 on aura l'temps d'oublier la vieille solitude  
 la vie la vraie dans mon attrape qui tude  
 j'laurai pas tiré au bal trap c'est ma cosmatitude  
 ballotté sur les trois c'est ma recta titude  
 j'ai pensé au frimat au idéaux titude

pas vu le couvercle se refermer, tant pis pour ma fronde, les feux  
 d'hivers d'une mentale fronde,  
 le rose classique de l'atmosphère, un peu crado les nuages ont l'air;  
 voilà j'me suis pas levé, resté couché tapis dans l'ombre, sur un paris undergronde

ce soir j'me suis pas levé  
 j'ai préféré abdiquer même, fier sur le thème je sors c'est mort j'ai plus la fièvre des  
 ténors chus pas raccord avec la chienne de vie je suis sur le radeau tant pis, mais  
 j'ai la forme, ballotté comme un pot sur l'ondiforme, sur les vagues de mon clapoto  
 réglo, pas dans le bon ordre, ni dans l'réseau ils ont bon dos, faut une réforme, tous  
 les panneaux les cris les codes, faut les casser changer la donne, on peut manger  
 sans une réclame, on peut danser sur les encarts madame, la pub c'est vous c'est lui  
 c'est moi, et c'est pas nuisible ah tu crois, inadmissible voix d'en bas qui dit quoi  
 faire quoi voir ce soir, qui dira plaisir et combats, ne sont pas opposés tu vois, on  
 est des hommes pas des putois; oui tu m'étonnes tu te poses là, et tu détonnes, quel  
 cinéma, pour quelques pommes et des gravas, la vie cette conne tu la perdras, un  
 jour simone, tu nous diras: je vous vends les droits télé de ma mort en direct, et  
 je vous achète une page de pub pour annoncer le spectacle, ma culture mise bout  
 à bout. Par contre, tâchez de ne passer que de la musique pour personne de bonne  
 constitution...heum...financière bien sûr, un peu de tenue. Nous ne sommes pas à  
 Sangate! ha hi hi ha!

*Briec Le Meur*

p o è t e d e s e r v i c e

# m o m e n t c r i t i q u e

## *Royaume De La Nuit*

Densité de la perception !

Constamment de la lumière, des sons, des odeurs, un vent frais ou une douce chaleur nous enveloppent, nous pénètrent, nous transforment.

Quelle est la réalité de tout cela ? La lumière : une pluie de particules joliment appelées photons parcourt l'univers en tout sens. Chaque source d'énergie lumineuse, soleil ou modeste flamme de bougie, lance ses gerbes jusqu'à l'épuisement de sa matière. Mais où la lumière devient-elle visible, où, en quelque sorte, prend-elle conscience d'elle-même ? Pour que la lumière existe ne lui faudrait-il pas un œil branché sur un cerveau ? Sans ce dispositif la lumière ne serait-elle pas qu'un flot de particules opaques, aveugles, un sonage ?

Sans un œil qui s'ouvre l'univers ne serait-il pas qu'un songe de sons, d'odeurs, de coups et de frôlements, un écho ? Privée de lumière la perception du monde par un corps vivant ne serait-elle pas un alphabet dispersé et profus ? Alphabet d'énergies étonnamment diverses et semblables dont le bombardement alimenterait la source d'un langage qui ferait qu'un monde n'existe qu'à l'endroit précis où ces

énergies se focalisent ?

Dotée de lumière la perception du monde s'enrichit de l'énigme de sa visibilité : qu'est-ce qui du monde demeure dans la nuit ?

L'éternité ?

Le poème la réclame.

*Jean-Michel Mayot*

## *Pierres Ou Tortues*

Le doute ?

Ne serait-ce pas ce qui fonderait le langage de ne pas être comme sont les choses : arrêtées en elles ?

Le doute, ne serait-ce pas justement là où déborderaient les mots : Le langage ne serait pas « arrêté », ce serait un être de chaîne.

Pierres ou tortues : le doute me serait permis : en elles-mêmes elles ne se désigneraient pas. Pour lever ce doute de perception, il me faudrait constituer une chaîne : « les tortues seraient des pierres mais certaines bougeraient » qui de chaîne en chaîne me rappellerait qu'un jour, une première fois, une tortue cessa d'être une pierre, elle cessa même d'être une « je ne sais quoi », elle devint « ceci est une tortue », une trace, une chaîne avec des yeux, du son, de l'odeur même, un écoeurement.

Depuis ce jour le monde serait un immense champ de ruines : à perte de vue traîneraient des lambeaux de mots, des chaînes de mots éparées, des grottes avec des images luisant accrochées à des bouts de chaîne, des chaînes s'accoupleraient, se déchireraient, des mots se substitueraient aux mots, on ne les reconnaîtrait plus, allez savoir ce qui se cache derrière !

Le mot ne représenterait rien, ce serait un rapport à une trace. Déconnecté de ce rapport je ne saurais extraire des pierres les tortues.

Le doute est ce qui habiterait les mots : le langage en serait l'expression.

Poète, je serais le berger de ces pâturages !

*Jean-Michel Mayot*

### ***Ballet De Masques***

L'identité ?

L'identité le temps la ronge, la dissout. Dans un panoramique hallucinant Proust, dans la Recherche, nous montre toute une société rendue méconnaissable, comme travestie par le maquillage du temps. Le nom même des personnes est en errance : j'ai besoin de témoins pour m'assurer que tel nom appartient bien à telle personne que je n'arrive pas à reconnaître sous le masque (persona) nouveau que le temps lui a dessiné. L'identité c'est ce qui ne colle pas :

apparence et transition, elle est livrée à la contingence qui la modèle, c'est une puissance que le temps effectue dans telle ou telle direction au gré de l'histoire et des rencontres.

Ce que je fus à diverses époques de ma vie ne se superpose pas, ne s'emboîte pas, l'identité c'est le discontinu. Comment alors une permanence s'instaure-t-elle qui permette d'attribuer à une même personne les identités diverses que le temps et la contingence lui ont dessinées ? Proust nous le dit : l'identité est affaire de mémoire. Ce n'est que par le travail de la mémoire que je peux de masques en masques reconstituer la figure d'une personne, de ma personne. Je sais que je suis celui que je suis parce que je me rappelle être celui qui a rencontré Albertine car, à Combray, j'avais connu Gilberte qui deviendra Mlle de Forcheville. C'est à travers l'écheveau du temps, en en démêlant les fils que j'arrive à tisser la toile unifiée, unique de ma vie. Si la mémoire se brise l'identité se perd.

Une question demeure : quel est cet autre qui continûment se manifeste à travers mes poèmes sous l'apparence d'un style, errant sur des monts neigeux ?

*Jean-Michel Mayot*

**m o m e n t  
c r i t i q u e**

# l'atelier de traduction

## *Sibirisch*

Bogengebete -- du  
sprachst sie nicht mit, es waren,  
du denkst es, die deinen.

Der Rabenschwan hing  
vorm frühen Gestirn :  
mit zerfressenem Lidspalt  
stand ein Gesicht - auch unter diesem  
Schatten.

Kleine, im Eiswind  
liegendebliebene  
Schelle  
mit deinem  
weißen Kiesel im Mund :

Auch mir  
steht der tausendjahrfarbene  
Stein in der Kehle, der Herzstein,  
auch ich  
setze Grünspan an  
an der Lippe.

Über die Schuttflur hier,  
durch das Seggenmeer heute  
führt sie, unsre  
Bronze-Straße.  
Da lieg ich und rede zu dir  
mit abgehäutetem  
Finger.

**Paul Celan**

La Rose de Personne

## *Sibérien*

Prières à l'arc -- tu  
ne les disais pas avec eux, elles étaient,  
penses-tu, à toi.

Le cygne-corneille pendait  
devant l'astre matinal :  
sous cette ombre,  
paupière à la fente rongée,  
se tenait un visage aussi.

Grelot, abandonné  
au vent glacé,  
petit  
avec ta bouche  
au galet blanc :

A moi aussi  
elle reste au fond de la gorge  
la pierre couleur de mille ans,  
la pierre du cœur,  
moi aussi  
je forme du vert-de-gris  
à la lèvre.

Sur les graves ici,  
par la mer de lâches aujourd'hui  
elle mène, notre  
Route du Bronze.  
Je gis là et m'adresse à toi  
de mon doigt  
écorché.

## *Paul Celan*

*La Rose de Personne*

Traduction de l'atelier

### *A una corneja*

Diciembre, oscura amiga, la helada  
cruje en la colinas y el trugal de año  
penosamente se recuerda en el campo blanco.  
No hay harina en los sacos del rincón  
ni vino en el tonel que commueva  
la noche de la cabana  
y tú afuera graznas sin fiestas  
picoteando el cerrojo que el invierno trancó.

*Santiago Molina*

*Cuaderno de las afueras*

### *À une corneille*

Décembre, morne amie, le gel crisse  
dans les collines, à peine se souvient-on  
du blé de l'an dans le champ blanc.  
Nos sacs de farine sont vides dans un coin  
et le tonneau n'a plus de vin pour traverser  
la nuit, et dehors tu croasses inconsolable  
en creusant le verrou tiré de l'hiver.

*Santiago Molina*

*Cahier d'ailleurs*

traduction de l'atelier

# notes de lecture

## Extraits du livre Gherasim Luca par Petre Raileanu

### *La poésie prolétaire*

Le mot n'est pas dit mais le genre que Luca adopte c'est « la poésie prolétaire ». Le précédent était créé, car en septembre 1933 le journal de gauche Cuvântul liber/La Parole libre avait déjà fait place à deux textes de Luca et Paul Paun présentés tous les deux comme « les premiers auteurs dans notre pays de la poésie prolétaire ». Dans plusieurs articles donnés au même journal entre mars et juin 1935, Gherasim Luca livre sa propre vision sur ce genre poétique très isolé dans une littérature qui n'avait que très peu connu la fièvre révolutionnaire et dans une culture dominée par un courant de pensée qui mettait en cause les fondements démocratiques de la société et les institutions adoptées dans la foulée des mouvements révolutionnaires européens de 1848. Les textes du poète ont sans doute la fougue qu'on lui connaît, mais son propos est construit tout en nuances, loin de la sécheresse impérative du discours militant. Luca se prononce sans ambiguïté contre la poésie

« construction esthétique » désignée sous le terme général de « poésie pure » et aussi contre le poète « délicieux, babiole des salons littéraires » qui s'est complu longtemps dans le rôle de « marchand d'opium » qu'on lui avait assigné, grand solitaire pardessus la société et les classes. Une révolution profonde du « régime social » devrait s'accompagner, croit le jeune Luca, d'un changement radical de ce qu'on appelle « à tort préoccupations intimes et privées (poétiques, morales, etc.) » le devoir du poète étant de se mettre en résonance avec sa propre classe. En l'absence de cette adhésion, même lorsqu'il affiche une attitude contraire à l'individualisme de la classe dominante, en l'occurrence le cas des surréalistes, le poète et sa production ne sont qu'un produit de la société respectives. Un produit qui, malgré lui, perpétue les particularités et la mentalité de celle-ci. On reconnaît ici une logique révolutionnaire qui n'a pas besoin de beaucoup d'explications.

Mais Luca est avant tout poète et son engagement idéologique est d'abord et surtout un engagement en faveur de la poésie, de la vraie. Il précise dans un autre article que la poésie prolétaire ne saurait être « ni une statistique, ni une explication scientifique de la misère ». Il ne faut donc pas la confondre avec son substitut inférieur, à savoir « une versification facile avec des pauvres sympathiques et des riches laids, car gros ». À l'instar de la poésie en général, celle appelée prolétaire reste et doit rester un « état d'esprit », une poésie brûlante et vivante qui dans sa structure profonde contient « la même gratuité dans l'instant de sa création ».

## *L'activité du groupe surréaliste de Bucarest (1940-1950)*

« Le mouvement surréaliste roumain sera interdit en 1947, non pas de façon formelle, mais d'une manière feutrée et puissante. Jusqu'au printemps, le groupe dispose d'une liberté relative, comme le corps de l'homme qu'on va opérer tressaille un instant après l'anesthésie. La collection Infranoir, méchante feuille de papier, presque du carton pliée en quatre, est - en langue française - le dernier bouquet du feu d'artifice surréaliste. La censure qui avance pas à pas comme un chasseur, laisse s'envoler devant elle quelques oiseaux des marécages. »

de Laville, *Gellu Naum, poète roumain prisonnier au château des aveugles*, Paris, Lharmattan

« Travaux théoriques et expérimentaux sur l'amour considéré comme la principale force révolutionnaire, croyance en la toute-puissance de la poésie, préoccupation d'inventer de nouveaux désirs non-liés au passé infantile, négation de toute activité politique ou de collaboration avec les éléments non-surréalistes, tendance à s'organiser en centre secret, de type initiatique, refus de considérer la réalité de l'obstacle extérieur, la femme vue en tant que moyen de transmuter le monde, développement des états somnambuliques, par artifices poétique: pour provoquer la rencontre, sur une même sphère du conscient et de l'inconscient, négation de l'inconscient oedipien, développement du délire d'interprétation en tant que voie ouverte au hasard favorable. Tendance à concilier l'amour unique avec l'amour multiple, éternité de tout amour. Études sur l'hystérie d'après des documents peu connus. Affirmation de la « vie dans la vie » comme lieu idéal de la rencontre, accent sur le noir, le nocturne, le mal. Satanisme poétisé. Études sur la médiumnité, expérimentales, aussi. Tendance à unifier les participants dans un groupe absolument homogène, collectif jusqu'à l'identification. Acceptation intégrale de toutes les thèses surréalistes connues jusqu'au début de la guerre. Travaux sur le rêve, comme choix de rêves uniquement pour leur beauté poétique dans leur contenu manifeste ou bien rêves provoqués dans des conditions établies d'avance. Recherche d'une « nova » capable de donner la réponse aux interrogations surréalistes récentes. »

Lettre de Trost à André Breton sur l'activité du groupe surréaliste de Bucarest



## *La fonction onirique*

- « Le caractère universellement amoureux de toutes les images du rêve tel quel ».
  - « Le rêve manifeste est érotique par lui-même, sans l'aide de nulle interprétation ».
  - Le rêve est l'endroit où se passe une « érotisation générale de la matière ».
  - « Nulle interprétation du rêve n'est possible par l'analogie. Le rêve est le rêve et rien d'autre n'est le rêve. Toute méthode d'interprétation échoue fatalement dans la rationalisation, avec ses conséquences ».
  - Le rêve « ne cache pas un sujet érotique : au contraire, il l'exprime ».
  - « Ce sujet érotique (dramatisation) ne se place pas dans la substitution, mais dans la causalité universelle. Il s'ensuit que le rêve (manifeste) est une modalité exclusivement érotique du hasard objectif, et que la rencontre n'y est qu'une libération considérable de cette causalité ». - « Le rêve crée le désir en se créant lui-même, le désir crée le rêve en s'exprimant. Il n'y a ici nul rapport d'antériorité ou de simultanéité : rêve et désir se confondent ». - « Le caractère toujours cryptesthésique du rêve découle de la négation du temps historique en faveur d'un temps dénué de chronologie... ».
- « Le rêve n'est donc ni une forme narrative du désir, ni même une seconde vie. Il est, à vrai dire, l'image réelle de la vie, mais comme concentrée et repliée sur elle-même ». - « Le désir [...] doit être considéré comme une forme abyssale de la réalité »

Trost, Le plaisir de flotter,  
Cahier collectif Infra-Noir, Bucarest, 1947

## *Un poème de G. Luca*

Je me contenterai donc d'affirmer  
que le mythe poétique  
politique et religieux  
des paradis célestes et terrestres  
cuit ses déchets  
dans la sauce d'un utérus infirme  
où l'idée lâche de société idéale  
socialiste ou pas  
ne fait que polir la chaîne d'être  
jusqu'à la satiété.

Luca. La clef, chez l'auteur, Paris 1960, tract poétique

*Gherasim Luca* par **Petre Raileanu**  
Ed. OXUS, 12, place de la Bastille, 75011 Paris  
Collection Les Roumains de Paris, janvier 2004

## Quatre pages contre dix. Après Pierre Bourdieu, Isidore Isou...

Deux sujets retiennent particulièrement l'attention dans le n° 426 (plus réussi que d'autres) du magazine *Les Inrockuptibles*.

Il y a d'abord, en une, "*Bourdieu par lui-même*", dossier occasionné par la très récente parution du dernier ouvrage du sociologue Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse* (éd. Raisons d'agir). L'essentiel des 10 pages consacrées par l'hebdomadaire à ce sujet consiste notamment en une sélection exclusive de deux textes bourdieusiens éclairants, extraits de cet "ultime livre" de l'auteur de *la Distinction*, et portant respectivement sur ses "origines" et ses relations avec Michel Foucault dont Bourdieu se démarque par une "série de différences", non seulement d'origine et d'orientation sexuelle, mais "*de style, visibles surtout sur les terrains de la politique, de l'art et de la recherche*". Alors que Bourdieu réinventait en France la sociologie, ou tout au moins ses méthodes de recherche, Foucault, lui, "*était et se disait philosophe*" et ne cessait de "*travailler à élargir la définition traditionnelle de la philosophie pour y faire entrer le monde, tel qu'il est, et, par là, toutes sortes d'objets, inconnus ou exclus, la folie, l'enfermement, le pouvoir, etc.*"

Rédigée d'octobre à décembre 2001 (Bourdieu est mort, comme on sait, d'un cancer en janvier 2002), *Esquisse...* est un livre où P. B. se prend lui-même pour objet et auquel il songeait depuis longtemps, comme le rappelle Sylvain Bour-

meau dans la présentation qu'il donne de ce livre qui promet d'intéresser plus d'un.

Attention! Il ne faudra surtout pas lire cet ouvrage comme une autobiographie ("*Ceci n'est pas une autobiographie*", nous avertit d'emblée Bourdieu), mais comme le résultat d'une "*auto-socio-analyse*", dans laquelle l'auteur réalise *in extremis* "*une entreprise tout à fait inédite de mise en conformité finale du chercheur avec sa conception de la vérité scientifique*" (note de l'éditeur).

En conclusion du dossier, Jacques Dubois fait quelques observations sur l'"écriture en acte" de Pierre Bourdieu, en notant que si "*la phrase de Bourdieu est complexe, sinueuse et parfois retorse, c'est qu'elle entend produire un équivalent de ce qui fait la complexité du social*" et Richard Hoggart, autre parmi les rares sociologues à s'être "*frottés à l'autobiographie*" (acceptons cette fois le mot "autobiographie"!), livre ses impressions au sujet de *l'Esquisse pour une auto-analyse*, en marquant ce qui le distancie mais aussi le rapproche de Pierre Bourdieu (l'admiration pour Erving Goffman).

A l'autre bout, rubrique Livres cette fois, de la même publication *Les Inrockuptibles*, sous le titre "*Le soulèvement de la vieillesse*", Arnaud Viviant nous convie sur 4 pages à une rencontre avec Isidore Isou, "*le plus grand utopiste du XX e siècle*". Le reportage, riche et admirable à plusieurs égards, réalisé après un rendez-vous d'enquête, dans la "*misérable chambre de bonne*", "*sans doute la plus sinistre de tout le Quartier latin*" qu'Isidore Isou occupe aujourd'hui rue Saint-André-des-Arts, a ainsi un premier mérite de nous apprendre que le chef de file du lettrisme vit toujours, voire que deux de ses textes essentiels sont aujourd'hui republiés...

Il s'agit de la parution aux éditions Al

Dante/Leo Scheer de *La créatique ou la Novatique* (textes datant des années 1941-1976 et comptant 1382 pages, dans lesquels Isidore Isou bâtit tout un système philosophique apte à mener ses lecteurs vers “l’Eden des super-êtres”) et des *Manifestes pour le soulèvement de la jeunesse* (pas moins de 2000 pages visionnaires rédigées 15 ans avant Mai 68). Outre ces actuelles publications, sur les plus de deux cents titres que compte l’œuvre littéraire d’Isidore Isou (lequel a écrit et publié aussi de nombreux traités : d’érologie, médecine, physique, chimie, technique, architecture, mathématiques, etc.), quelques autres livres sont également disponibles en librairie, ainsi que deux CD de “symphonies lettristes”.

Atteint d’une dégénérescence neurologique, Isidore Isou, celui qui voulait “révolutionner le monde en chambre”, comme l’écrit si à propos Arnaud Viviant, “ne s’accordant [quand il le pouvait encore] qu’une promenade hygiénique d’une demi-heure par jour au Luxembourg, en compagnie d’un autre Roumain, Cioran” (“Ils sont vraiment fous, ces Roumains”, ajoute A. V.), vit depuis plus de 6 ans reclus, paralysé, presque aphasique (“il râte des syllabes détachées, hachées, que l’on peine à rattacher à des mots.”). Sa maladie le fait vivre à présent, ou du moins communiquer, exactement selon ses propres postulats esthétiques. “Etrange maladie qui semble avoir ramené Isou à son levier esthétique, la lettre, au signifiant, sa manière de communiquer désormais évoquant le plus douloureux des poèmes lettristes, l’aphonisme, et ses symphonies lettristes où des hommes et des femmes roulent, roucoulent, crient des phonèmes”. Histoire de consacrer ici au pape du lettrisme un peu plus de lignes qu’à Bourdieu, afin de le rencontrer nous aussi, et faute de pouvoir passer en revue le tout de l’excellent article d’Arnaud Viviant,

citons-en du moins la fin :

“Dans le même filet de consonnes et de voyelles râlés, il me demande de lui poser des questions. A vrai dire, je n’en ai pas préparé, car quelle question poser à quelqu’un qui ne peut pas répondre ? Je cherche donc quelque chose à quoi le chef de file de la dernière avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle puisse répondre par oui ou par non. Bêtement, je lui demande s’il écrivait à la main. Il me regarde. Son regard est encore vif, pénétrant, sévère. Dans un souffle, dont j’ignore le prix, il finit par répondre. Je souris. Cette fois j’ai vite compris. « Question sans intérêt », vient-il de lâcher. Alors, je m’applique. Je lui pose une autre question. « Vous arrivez à Paris en 1945, à 20 ans. Deux ans plus tard, vous publiez chez Gallimard, sous la houlette de Jean Paulhan, deux livres : *Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique* et *l’Agrégation d’un nom et d’un messie*. Mais à quel âge l’idée du lettrisme vous est-elle venue ? » – « 17 ans », souffle Isou. L’entretien est terminé. Non, pas tout à fait. Le lettriste veut visiblement rajouter quelque chose. Les syllabes s’écorchent en se ruant vers l’extérieur. « Vv vvvvinnnnnrokkkkk pppl sgross quqqqqe bbbbdieu », dit-il. On lui demande de répéter. Il essaie. Il s’acharne. On finit par comprendre : « ... Plus gros dans *Les Inrocks*. » Mais plus gros que quoi, que qui ?

« J’espère que vous ferez plus gros dans *Les Inrocks* sur moi que sur Bourdieu... », finit par lâcher Isidore Isou, avant que sa tête ne retombe lourdement sur l’oreiller.

Si jamais vous passez par la rue Saint-André-des-Arts, pensez à lui.”

Entendu !

Gina Puică

## À l'heure dite

Michelle Tourneur

Gallimard, 1997

Alors que la beauté n'est plus au cœur du travail des artistes contemporains, elle domine paradoxalement l'œuvre de Michelle Tourneur. Capable de saisir la beauté de l'univers, des objets et des êtres, fascinée par cette beauté depuis sa plus tendre enfance, Michelle Tourneur nous la donne à voir, à sentir, à vivre dans toute son œuvre littéraire. Elle nous envoûte avec son écriture délicate, précieuse et sensuelle à une époque où la beauté est bien souvent refoulée. Dans *A L'HEURE DITE*, Michelle Tourneur emmène le lecteur dans un voyage hors du temps et de l'espace, mêlant Extrême-Orient et Occident. Et dans cet univers, comme dans tous ceux créés par Michelle Tourneur, ce n'est pas le réel qui importe, mais le rêve qui naît de ce réel.

*A L'HEURE DITE est l'histoire de la rencontre entre un vieillard chinois, monsieur Rong, et une jeune comédienne, Colombe. L'un est à la fin de sa vie, l'autre au début de la sienne. Ils sont « les deux moitiés d'une même réalité inversée » (p.103).*

Dans cet ouvrage où tout est davantage suggéré que dit, aucun des deux protagonistes n'est physiquement décrit de façon précise. Colombe est simplement

donnée à imaginer selon une combinaison de lignes courbes et vaporeuses estompées par une lumière tamisée : « Elle était simplement posée sous le baldaquin mousseux, le profil délicat et régulier (...), la lumière filtrée posait une ligne duveteuse sur les courbes douces de son corps allongé » ( p.58-59). Seul l'effet esthétique produit importe. « La lumière de la veilleuse et celle du jour levant » la rendent irréaliste et immatérielle, transformant sa peau en une « matière phosphorescente » (p.6). Œuvre d'art irradiante, dessinée à grands traits par l'écriture, la jeune fille inspire davantage le respect, la contemplation que le désir : « Il y( a) entre (elle et monsieur Rong) une sensualité errante et comme aérienne » (P.101). Un fluide arachnéen, mélange d'innocence et de sensualité, circule entre ces deux êtres que le hasard a mis fortuitement en relation. La richesse et l'intérêt de l'ouvrage naissent de ce lien ténu gorgé d'émotions.

Enfant, ayant fui Shangai, monsieur Rong a dû interrompre ses études pour des raisons financières. Il n'est pas donc pas devenu biologiste comme il le souhaitait, mais cuisinier. « Il (a) troqué ses nostalgies scientifiques contre la pratique perfectionniste de la cuisine » (p.24). Désormais âgé, il a quitté son appartement « après quarante cinq ans de résidence, pour y revenir huit mois plus tard par attachement aux singularités du lieu » (p.22). Quant à Colombe, brisée par un chagrin d'amour, elle veut mettre fin à ses jours à « l'heure dite », c'est à dire le jour même de la première de la pièce de Tennessee Williams qu'elle interprète. Elle refuse

de vivre cette heure précise par provocation, par défi au monde: « *Il y avait de l'ostentation dans ce projet de suicide daté* » (p.49).

Le vieillard et la jeune artiste se rencontrent sur le palier de leur immeuble où Colombe vient d'emménager. Le vieil homme, doté d'une sagesse et d'une philosophie tout orientales, propose à la jeune femme de l'accompagner dans l'attente de cet ultime moment. Une étrange relation entre la vie et la mort s'élabore alors. Le vieillard veut accompagner la jeune fille dans la mort. Et paradoxalement, Colombe va découvrir un certain regard sur la vie à travers ce vieil homme. Les appelants sculptés par monsieur Rong dans la chambre de la maison de retraite, « *ces faux canards embusqués qui rameuvent à l'heure des passages, dans le frémissement des marais, le vol des canards libres pour les entraîner dans une mort programmée* » (p.39) annoncent au début du roman le lien avec Colombe et ces surprenants rapports entre la vie et la mort. D'une part, monsieur Rong estime avoir « *fait apparaître (Colombe) en modelant les appelants dans la chambre aseptisée du Manoir* » (p.72). D'autre part, il existe une parenté sémantique entre « canard » et « colombe » qui renvoie au terme générique « oiseau » et entre la « mort programmée » et le suicide « à l'heure dite ». Egalement, alors que « *fai(sant) à son insu un travail de sape* » (p.39) avec les appelants, entrant « *dans une logique de destruction* », monsieur Rong, accompagnant Colombe dans son dernier voyage, la guide en réalité sur le chemin de la Vie, faisant œuvre inverse cette fois-ci. Cette relation sublime n'est pas seulement bénéfique à Colombe.

Grâce à la présence jeune, pure et belle de la jeune fille, son « *double féminin* », monsieur Rong ne va pas « *achever sa vie dans la routine d'une lente et inévitable dégradation* » (p.73). « *Il (va) pouvoir assister à l'apparition de SA propre mort dans la beauté* ». Colombe et son désir mortifère l'aident à appréhender sa propre fin sans crainte, de façon harmonieuse. La mort devient poétique, idéale, à la faveur de la jeune artiste. Elle est la continuité logique et fluide de la vie comme l'affirmait en son temps la grand mère de monsieur Rong (p.152) : « (...), *vie et mort ne se différenciaient pas, (...) c'était le même flux, le même écoulement, la même fuite sans fin* ».

Les plats chinois, les mets chinois sont au cœur de cette aventure. L'élégance, la diversité des formes, des couleurs, des arômes les caractérisent. Les aliments sont servis dans des plats précieux, élégants, fragiles. Par exemple, (p.91-92), « (...) *(il) sortit un objet rond d'une épaisseur d'ouate, et se mit à palper la fine pâte de porcelaine où couraient en rouge de fer, en vert de cuivre, en violet de manganèse, en bleu lapis-lazuli, des entrelacs d'œillets et de marguerites aériennes sur lesquels butinaient des papillons* ». La fragilité (« fine pâte », « porcelaine », « papillons ») la finesse, la légèreté (« épaisseur d'ouate », « entrelacs », « aérienne », « papillons »), la luminosité (« cuivre »), la beauté des couleurs précises et rares appartenant au champ lexical de la peinture métamorphosent ce bol oriental en objet d'art. Sans échapper à la fonctionnalité, il devient objet de contemplation.

De surcroît, ces plats sont servis dans un monde arrêté afin que les personnages prennent le temps de les découvrir. La jeune fille, cloîtrée dans sa chambre, constamment allongée, suspend le temps, plongée dans « *une mort partielle* » (p.102). Dans ce temps suspendu, paradoxalement, rien ne se passe et tout se passe. Monsieur Rong « *allait devoir distraire la petite en lui permettant d'embrasser pas les sens le temps étiré de son attente sans brûler les étapes* » (p.95). Le vieillard chinois ne dit rien à Colombe. Il ne discute pas « *le caractère absurde de son projet* » (p.51). Il ne lui dit pas comme le ferait un Occidental qu'elle est belle et qu'elle doit vivre. Il la nourrit simplement.

Monsieur Rong apporte de la nourriture à Colombe, mais surtout il la lui donne à voir, à humer, à savourer, parce que la jeune fille fait partie de notre monde contemporain dans lequel on n'a plus le temps de voir, de ressentir. Et à travers les plats, une espèce de miracle se passe : le miracle de la Vie qui renaît. Les sensations de Colombe s'exacerbent. « *Son odorat se développait au point que le flux le plus ténu devenait débordant. Elle captait, sous le fumet du plat, l'odeur d'huile d'amande qu'il utilisait pour se soigner les mains . Elle captait le léger bourdonnement de sa présence à l'autre bout du palier...* » (p.102).

Etre capable d'apprécier la beauté de la poésie, la saveur des mets, permet quelque soit l'époque, d'oublier la dureté et la laideur du réel. Lorsque monsieur Rong était enfant, « *Shanghai vivait avec la guerre comme dans une représentation théâtrale ininterrompue, et aucun de ceux qui se gavaient ce jour-là de*

*poésie et de graines ne s'émouvaient du chapelet de menaces dévidé sur leur tête.* » (p.54)

Grâce aux talents du vieux cuisinier, les repas deviennent spectacle, fête des sens de caractère presque sacré. La vue, l'odorat, le goût sont sollicités. « *Il emplirait les raviolis, par exemple, d'un minuscule hachis réduit à tel point dans des trempages parfumés, dans des courts-bouillons ou dans des fonds de sauces aigres-douces, qu'on ne pourrait distinguer les paillettes carnées des paillettes végétales, ni des liants eux-mêmes* » (p.96). La richesse et profusion des mets aux multiples arômes et saveurs recèlent une infinie délicatesse et une infinie subtilité. Une fois préparés, accommodés, viandes et légumes perdent leur aspect réel. Le cuisinier en extrait la quintessence. La cuisine devient un art. Ce sont des « *repas à la fois comme des courants d'air spectraux et comme des réussites indiscutables de gastronomie extrême-orientale* ». (p.95)

Entre la civilisation-extrême orientale et la civilisation occidentale, la beauté, le mystère de la vie s'imposent. Les moments vécus atteignent la perfection. Monsieur Rong atteint par l'art culinaire son objectif : « *la perfection absolue* » (p.74).

Grâce au pouvoir des mots, la réalité se métamorphose « *Le Boudi devenait un bouillonnant laboratoire visionnaire* » (p.98). Véritable alchimiste, Michelle Tourneur retrouve l'essence des choses, ôte le voile de l'habitude et du fonctionnel qui recouvre le réel. Avec elle, le senti même le plus imperceptible atteint un profond degré d'acuité.

Le temps s'abolit : la sensation appartient à la fois au présent et au passé. « *C'était des forces d'une sombre luminosité qui le précipitaient à travers ses labyrinthes personnels, ce décousu, cette hybridité, la pluralité de deux modes d'existence qui l'avaient sollicité sans jamais le laisser indifférent, de deux regards au centre desquels il avait toujours tenté de garder sa sérénité profonde* ». (p.85). La beauté du moment présent vécu dans « *le sanctuaire* » de Colombe, « *la lumière mouchée (qui) noie dans un reflet bleuâtre la blancheur du baldaquin* », plongent monsieur Rong dans l'univers étincelant et magique de son enfance à Shanghai. Les sensations, les émotions se superposent, se répètent aussi intenses et aussi violentes : « *La répétition d'un très ancien et très profond émoi l'empoigna alors avec violence* » (p.53). Il en est de même pour Colombe quand monsieur Rong arrive, elle se retrouve à Shanghai. Le temps et l'espace s'abolissent. « *Elle le voyait surgir, sombre, légèrement altier, le bol à la main, dans cette brume bleutée qui monte au dessus des rizières, et le mur, derrière lui devenait transparent* ». (p.102). Grâce à ses sensations et à ses émotions exacerbées, Colombe voyage vers un ailleurs magique dans l'univers clos de sa chambre.

Il y a toute une esthétisation du réel. Michelle Tourneur insiste sur les termes esthétiques soulignant la métamorphose et l'embellissement de l'instant. Ce processus conduit à l'éblouissement. Par exemple, « *le spectacle du foisonnement de verdure* » (...) *est exalté par l'éclatante lumière d'avril* ». L'hyperbole « exalté » amplifie ici l'éblouissement. Comme dans les autres ouvrages

de Michelle Tourneur, dans *A L'HEURE DITE*, la vision met toujours en valeur la luminosité, l'éclat, des lieux, des moments.

Véritable styliste, Michelle Tourneur concrétise les sensations en transcrivant toutes les associations d'idées et d'images qu'elle offre son monde imaginaire débordant de richesses et de beauté. L'imaginaire est plus vrai, plus intense que le réel. Les quinze jours magiques vécus par Colombe dans *A L'HEURE DITE*, un peu comme l'action de la pièce de Tennessee Williams sont « *illusoires* ». Ils n'ont existé que « *dans l'imagination et dans le souvenir* » (p.149). Comme dans *l'allégorie de la caverne* de Platon, le monde tel que nous le voyons est un monde d'apparences, un monde illusoire. A la faveur de son écriture, Michelle Tourneur nous fait accéder au monde des essences. Le réel arraché à sa matérialité et à sa contingence devient un objet d'art créé par les mots. L'esthète qu'est Michelle Tourneur substitue au réel le rêve du réel. C'est en ce sens que sa réalité est si belle et qu'elle ne déçoit jamais.

Annie Forest-Abou Mansour

n o t e s d e  
l e c t u r e



# s é q u e n c e

Les dix premières pièces du recueil

## Pays de l'ennemie de Frédéric Pouchol

En mon pays d'aube je déferlerai  
sur tes innombrables sentes  
de vase et de brume. J'investirai  
ton ventre boisé. Le bêcherai  
dans la torpeur du matin,  
sous le regard des voisins,  
des culs-terreux.

\*

En mon pays de landes épineuses,  
je m'en suis pris à tes sous-bois,  
à l'humus rampant le long des jambes,  
des aisselles. A la lumière prise  
au piège dans ta chevelure vaseuse.

De retour au pays, je charrierai  
ces trophées. Les troquerai  
pour du sel, du pain noir.

\*

En mon pays de garrigues  
l'eau est celle des puits,  
verdâtre, granuleuse. J'ai  
saisi tes jambes limoneuses.  
Me suis désaltéré dans la  
pierre rose de tes mains.

\*

En mon pays le feu  
est matière précieuse. J'en ai  
coupé de tes cheveux  
pour faire un feu de bois.

Ils ont pris peur au village  
de toutes ces lueurs qui dansent  
dans la nuit, dans la chevelure  
des forêts.

\*

En mon pays la peur te  
guette au seuil de la porte  
et cloue une chouette  
sur son bois.

J'ai ouvert ta fente ; tes cris,  
louve, repoussant les bêtes  
sauvages et le mauvais sort  
dans la nuit plongeante.

\*



En mon pays crotté, les filles  
perdent leurs dents à l'arrivée  
des premiers sangs.

J'ai empoigné ta bouche pour en  
arracher dix de ces petits cailloux.  
Les gens de chez moi n'y ont vu  
que du feu. J'ai troqué neuf de ces  
perles jaunes contre un coutelas  
et du vieux vin, râpeux  
au gosier.

\*

En mon pays où l'eau  
n'est que mare, j'ai traité  
ta sueur à prix d'or  
contre une jument  
noire et deux amphores  
d'huile.

Sur la place du  
village, mes oreilles  
sifflent et l'on parle  
de commerce avec  
les esprits.

\*

En mon pays, le vin est liqueur de  
seigneur.  
Je colporterai ton sang jeune.  
Le plongera  
dans un fût. J'apaiserai ses grumeaux  
bouillonnants dans du vin aigre. Etancherai  
ma soif grandissante, en prenant garde  
de ne perdre goutte aucune de ton sang  
sur la terre granuleuse de mes ancêtres.

\*

En mon pays où le moindre crachin  
rechigne à œuvrer, j'ai puisé en tes  
jambes l'eau qui m'est nécessaire.

Pour conforter les premiers  
atroupements,  
j'ai parlé d'un chemin de halage  
par delà la montagne. Ils en sont  
revenus  
tout penauds, un filet de bave aux lèvres.

\*

En mon pays de garrigues  
et causses, j'ai remonté  
à contre-courant tes eaux subites  
charriant écume, sangs et galets.

Me suis enivré en tes jambes  
mousseuses. De leurs morsures  
me suis abreuvé.

Frédéric Pouchol

s é q u e n c e

# n o n p o é s i e d u m o n d e

A.G.B, A.P.F.L.A. -Prépa, A.P.L., A.P.L.A.E.S, ASSOCIATION POUR  
L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE,  
C.N.A.R.E.E.L.A., SAUVER LES LETTRES, S.E.L.

## APPEL POUR LE LATIN ET LE GREC

**À la rentrée 2004, l'enseignement du grec et du latin risque de disparaître** de la quasi totalité des lycées (et bientôt des collèges) de France, avant même que soient pris en compte les résultats du « Grand débat pour l'avenir de l'école » dans l'élaboration de la Loi d'orientation pour l'école.

### Comment ?

**Des recteurs fixent arbitrairement des effectifs** minima en seconde, et ne prennent en compte que les élèves inscrits en option de détermination, rayant d'un trait de plume les élèves qui choisissent pour leur plaisir et leur culture les options facultatives. Il en est de même pour les options de langues : russe, allemand, espagnol et les options artistiques.

**Au mépris du devoir national d'instruction publique,** les options seront regroupées dans quelques lycées, privilégiant les élèves de centre-ville aux dépens de ceux des périphéries et des campagnes.

### Pourquoi ?

« La rentabilité, les économies », dit le discours officiel. Les ministres défendent une politique purement gestionnaire et comptable de l'Éducation nationale, organisant la transformation du savoir en marchandise, cédant à la mode du moment.

### Quelles conséquences ?

On va priver nos élèves **d'un enseignement qui favorise la rigueur, l'exigence et l'effort**, qui permet de mieux apprendre la langue française par l'étude de la syntaxe et la maîtrise du vocabulaire.

On va priver nos élèves d'une approche historique et esthétique de **la littérature**,

**des arts plastiques, des sciences humaines** (philosophie, histoire et archéologie), puisque l'Antiquité, qui a livré les œuvres fondatrices de ces disciplines, est une référence majeure et un héritage constamment interrogé.

On va priver nos élèves de **langues de culture** qui permettent d'appréhender l'**identité européenne** : l'Antiquité grecque et romaine a joué un rôle historique dans la constitution d'un patrimoine commun à l'Europe.

On va priver ainsi la nation d'**un moteur d'intégration** des jeunes d'origine étrangère ; le rapport de la **Mission ministérielle** sur l'enseignement des langues et cultures de l'Antiquité montre pourtant que l'enseignement des langues anciennes joue un rôle important pour unifier un monde aux cultures diverses.

On va priver notre école et notre université **des chercheurs** et **des enseignants** capables d'étudier et d'expliquer notre patrimoine culturel. On tarit même **dès cette année** le vivier, puisque le CAPES de lettres classiques de 2004 est **amputé**, par rapport à l'année 2003, de **25 % des postes**.

Par cet appel, nous dénonçons la brutalité de ces mesures prises sans concertation. Nous dénonçons les discours qui tentent de les justifier *a posteriori*, en invoquant le coût et l'élitisme du latin et du grec, au moment même où le ministère réserve ces langues aux lycées favorisés.

**NOUS DEMANDONS LE RÉTABLISSEMENT DES ENSEIGNEMENTS SUPPRIMÉS ET L’AFFIRMATION D’UNE POLITIQUE VOLONTARISTE POUR LE DÉVELOPPEMENT DES LANGUES ANCIENNES.**

Nous en appelons aux élus et à l'opinion publique. Comme le font des milliers de chercheurs dénonçant la misère de la recherche publique, qu'elle concerne les sciences dures, les sciences humaines, les lettres ou les arts, nous refusons les conséquences irréparables de choix politiques entièrement soumis à la rentabilité immédiate, qui compromettent l'avenir de nos élèves, en déniaient le droit pour tous à l'éducation et à la culture.

A.G.B. (Association Guillaume Budé),

A.P.F.L.A.-prépa (Association des Professeurs de Français et de Langues Anciennes de Classes Préparatoires),

A.P.L. (Association des Professeurs de Lettres),

A.P.L.A.E.S. (Association des Professeurs de Langues Anciennes de l'Enseignement Supérieur),

Association pour l'encouragement des études grecques en France,

C.N.A.R.E.L.A. (Coordination Nationale des Associations Régionales des Enseignants de Langues Anciennes),

Sauver les Lettres,

S.E.L. (Sauvegarde des enseignements littéraires).

**n o n p o é s i e d u m o n d e**

# p o è t e s d u m o n d e

## Deux posters géants

### *on élève le centre de gravité*

on élève le centre de gravité  
on le pousse en arrière  
puis on le laisse retomber

il n'y a plus maintenant un homme total  
face à un monde total, mais quelque chose  
d'humain flottant dans un bouillon de culture

la vie  
dans un gémissement s'enfuit indignée  
sous les ombres

...

**D'après Robert Musil et Virgile**  
(extraits de L'homme sans qualités et L'Enéide)

P.  
L

*Il a quatre laquais, il demeure au-delà de l'eau.*

S'il se vante je l'abaisse  
 s'il s'abaisse je le vante  
 et le contredis toujours  
 jusqu'à ce qu'il comprenne  
 qu'il est un monstre  
 incompréhensible.  
 Quelle chimère est-ce donc  
 que l'homme ?  
 quelle nouveauté,  
 quel monstre,  
 quel chaos,  
 quel sujet de contradictions,  
 quel prodige ?  
 Juge de toutes choses,  
 imbécile vers de terre,  
 dépositaire du vrai,  
 cloaque d'incertitudes et d'erreur,  
 gloire et rebut de l'univers. Qui  
 démêlera cet embrouillement ?

Infini rien.

Parler contre les trop grands figuratifs.  
 Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre  
 et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

Parler contre les trop grands figuratifs.

La nourriture du corps est peu à peu.  
 Plénitude de nourriture et peu de substance.  
 Je faisons, zoa trekei.

C'est par là que les sauvages n'ont que faire  
 de la Provence.

**D'après Blaise Pascal**  
 (extraits des Pensées)

P.  
 L

*p o è t e s d u m o n d e*

Sophie Bykovsky .	<b>39</b>
Catherine Raucy .	<b>41</b>
Jacques Rolland .	<b>42</b>
Philippe Bray .	<b>44</b>
Stéphane Méliade .	<b>48</b>
Thibault Marthouret .	<b>50</b>

*e-Poésies*  
**lapageblanch***e* mars/avril(2004)numéro(31)

## Sophie Bykovsky

### *Dans la boîte*

Au front des baigneurs,  
de longs traits d'alcool mauve  
« *J'ai failli me noyer tu sais* »  
Mais c'est passé, la terre extrafine recouvre déjà ton arbre

Sec ou humide,  
toujours entre deux paupières  
Celle qui rit celle qui grince celle qui couine  
« *As-tu enfin choisi ta tenue pour le grand lac des signes ?* »  
Oui. Je te rejoindrai toujours, un jour

Sophie Bykovsky

### *La loi de l'éphémère*

Le soleil se déplie  
Une plaque après l'autre et roule et descend  
Allume allume allume  
Un deux trois tapis  
Chauffe la peau des herbes et les vagabonds rient  
De se voir si bons dans les trous

Virgule dit le vent qui pousse  
Virgule et le verbe suit, ombre, lumière, ombre...  
Avant  
Une phrase entière de mot après mot  
*Et le gagnant est*

Sophie Bykovsky

## *Mais les branches*

Les arbres, les arbres  
leurs racines sont veines et  
vaisseaux,  
artères,  
réseau qui donne et qui reprend,  
petite usine en boucle,  
tentacules

Les arbres, les arbres  
leur tronc est  
cœur,  
celui qui gonfle et qui dirige, choisit et se  
protège dans une gangue de  
tensions toutes raides et prêtes à,  
à exploser à chaque  
instant,  
bouillonnement cathédrale, tranchée-abri couronnement,  
Viscère magnifique brandi sur  
l'air invisible et massif,  
pièce unique où la  
vie se porte,  
chéri

Les arbres, les arbres  
Leurs feuilles sont des yeux, des bouches et des coudes,  
des oreilles, des pouces,  
des sexes, des mollets,  
des museaux,  
des défenses,  
des griffes et des trompes, des cheveux blonds, des cils,  
des algues, des forêts,  
des télescopes,  
des ailes d'oiseaux migrateurs,  
des prothèses

Les arbres, les arbres  
leurs sillons sont des  
chants de  
baleines



## *Catherine Raucy*

### *La maison du théâtre*

Haute et grise, et ouverte au soleil. Des serviettes sèchent aux fenêtres, des vêtements s'aèrent, dans un calme désordre. En passant sur la route, on entend des voix, des mains qui s'affairent, couteaux sonnantes contre les verres, les derniers bruits d'un déjeuner.

Bientôt, dans le chalet tout proche, l'obscurité se fera. Lumières dorées de la scène, drapés du décor, comédiens chatoyants. C'est au théâtre que nous allons, dans ce coin de vallée, pendant qu'autour du toit les pentes bruissent d'arbres, et du chant des oiseaux.

Catherine Raucy  
Bussang, Théâtre du Peuple  
Étés 1999 à 2002

## Jacques Rolland

### *Mémoire*

Mémoire, mot sur le secret, la perte, le silence, la déroute, l'embrouillamini des jours, des heures, des instants immergés dans un magma qui s'énonce comme mal de mots, fausses vérités, vrais mensonges...vrais mensonges ces collines, ces fontaines, la lumière d'une aube prometteuse, l'odeur acide des foins dans le bourdonnement d'un été écrasé de soleil. Mémoire éprise de musiques, de petites notes sur fond de désirs, de rêves et de courses à travers champs. Petites notes ces refrains, ces images qui dansent et jalonnent un chemin creux où je me vois de dos fuyant à grandes enjambées l'emblématique faux, le quartier blême de la lune qui voulait me couper les jambes.

Jacques Rolland

## *Nuit*

Nuit, grande gueule puante, sans fond,  
nuit effrayante, effarante,  
nuit incroyable.  
Incroyable, c'est le mot !  
L'incompréhensible horloge céleste étouffe,  
tarit le souffle fragile  
qui tout à l'heure m'imposait l'écriture.  
Nuit, grande rivale,  
effeuillaison de mon enfance, entonnoir  
qui aspire toute promesse.  
Nuit, agonie de ma soif  
qui ne peut franchir les limites terrestres...  
Ô, moribonde ma soif  
au point que la littérature me dégoûterait  
sans cette intuition tenace d'un possible,  
d'un ailleurs, d'une énigme qui interroge  
ce cœur brûlant au bord  
des mots, des mains, des yeux,  
sans cet incompréhensible amour  
qui bouscule mon sang, précipite mes mots,  
folle et frêle embarcation,  
vers la chute de mon poème.

Jacques Rolland



Philippe Bray

*La régénération de la terre a commencé*

En ce samedi, à l'automne, les arbres sont déjà nus,  
La régénération de la terre a commencé son lent processus,  
En cet automne, le long du fleuve une légère brise entretient  
les sons naturels,  
Un jour, si je rencontre un amour particulier, je partagerai cet  
amour à l'égard des autres,  
Je prendrais, alors, ce chemin boueux, le long de ce fleuve  
mythique avec cet amour qui regardera en moi,  
Impression passagère des impressionnistes en balade sur des  
surfaces plates,  
Les rythmes des saisons battent le temps qui s'écoule,  
Les hommes généralement rient d'elles mais n'oublent pas  
à l'occasion d'offrir une fleur de Muguet, les femmes sont  
de merveilleux jardins qui s'ignorent, parfois, et leur peur  
est de vieillir souvent, souvent, parfois, toujours, jamais, avoir  
souffert, c'est pouvoir aimer, pouvoir voler, c'est aimer l'oiseau.  
En ce jour, aucun oiseau ne compose, ils dorment pour un printemps,  
Émerveillement intérieur de ces compositions à plusieurs voix  
de l'année qui commence à la belle saison, j'attends qu'ils  
reviennent pour cette idéale inconnue de mes songes passagers.

Philippe Bray

### *Sur les trottoirs des mégapoles*

Sur les trottoirs des grandes villes,  
Il y a toujours d'avantages d'hommes qui parlent tout seul,  
Certains fouillent dans les détritres des consommations urbaines  
naturellement sans se soucier des regards,  
Les valeurs capitalistes sont la honte des hommes modernes,  
Sur les trottoirs des mégapoles, les faces des visages maquillent  
outrageusement ce qui ressemble à des gueules d'animaux,  
à des occasions,  
La courbe est croissante et l'art périclit par des angles droits,  
Un jour, il pleut, un autre, le froid, demain ou aujourd'hui,  
un soleil christique à saisir,  
L'identification des étoiles aime la terre et ses fleurs pour  
des sensations de merveilleux à chercher derrière les tas  
d'ordures qui s'empilent,  
Maintenant, c'est un cri ou un chant et la poésie est la chance des  
hommes, dans ce monde qui porte en son sein, de nos jours, des  
signes de détresse féminine.

Philippe Bray

### *Dans les rues imaginées est mon amour*

Dans les rues imaginées est mon amour, il marche seul sur les trottoirs, scrute les regards qui tanguent de désespérances inavouées, L'homme est un homme qui marche, un oiseau est un objet colorié qui vole, il est la légèreté même de cet amour que je poursuis seul en qui je vis, je le prends, et je tourne autour...

Dans les rues imaginées est mon amour, cet amour est un trottoir à côté des villes endormies,

L'homme est un homme qui regarde, il boit de l'eau pour son amour qui le poursuit jour et nuit.

Dans les rues imaginées est mon amour, il marche seul sur les trottoirs, scrute les regards qui tanguent de désespérances inavouées et je vis en lui comme une épave heureuse qui se laisse aller au bonheur d'aimer un peu plus la tendre solitude du temps qui passe en soi, je suis un homme qui pense comme un oiseau qui vole, dans les rues imaginées est mon amour...

Philippe Bray

### *A René Char*

Élaborer une toile de peinture, c'est créer des images  
sans le vocabulaire,  
Quand les mots forment des images, c'est virtuel  
Le monde est un tableau de plus ou moins belle facture,  
Il y a des blancs, des jaunes et des rouges avec des sourires, des  
pleurs, mais aussi des joies,  
Le tableau est un monde de couleurs matérialisées,  
Un poème est un univers colorié sans concrétisation,  
La poésie et la peinture sont sans compromission.  
Quand on a que l'amour pour unique voyage, pour unique partage...  
C'est encore une image et je pense aux innocences perdues à jamais.

Philippe Bray

## Stéphane Méliade

### *Autoroute du 29 février*

tous les quatre ans je répare l'enfer  
je profite de la journée qui existe à peine  
pour arrêter la voiture rouge et descendre de moi  
je vérifie les pneus et leurs traces de vie

l'enfer est une petite voiture de sport  
douce et racée  
que l'on conduit sans y penser  
en souriant aux sièges  
couvert de robes sombres et épaisses  
on dirait alors  
que des prêtres lancés à toute vitesse  
traversent les arbres et les gens  
en priant pour ne jamais s'arrêter

mais tous les quatre ans  
une cloche sonne sur le volant  
et me rappelle de garer le mal  
en bordure du vivant  
les portières se reposent  
le toit s'ouvre en grand  
le réservoir respire



vous êtes là aussi  
armés d'outils et de chiffons  
assis sur le capot encore brûlant  
prenant le visage de l'autre dans vos mains  
pour le démonter l'essuyer puis le remonter  
en vivant les uns des autres

et de ce geste de tourner un cou  
puis de passer très doucement le tissu autour des lèvres  
naît un amour étrange

tous les quatre ans je cisèle la route  
chargé d'entailles et de pluies douces à poser

Stéphane Méliade  
29-02-2004

## Thibault Marthouret

### *Le chien noir*

Dans ce parc immobile et gelé, j'avance seul, les mains dans les poches. Pas un bruit ne sort des arbustes massifs, pas une respiration. Le son de mes pas est la vie de ce lieu, un écho creux et régulier. Un vent de silence agite les oiseaux, les branches, et quelques silhouettes oubliées au bout d'un banc, prêtes à partir. Il n'y a pas d'hommes sur cette étendue rangée, ou s'il y en a, je ne les ressens pas. De temps en temps, une ombre passe sur ma cornée, une tâche grisâtre que j'oublie derrière mes pas. Le parc est immense et le chemin est droit. J'en vois le bout mais mes membres se figent, un geste esquissé est accès de fatigue. Pour ancrer ma présence dans cette paralysie d'arbres et d'air glacial, je respire plus fort et je traîne les pieds. La marche se fait pénible, autour de mes chevilles les cordons du silence exercent leur pression. Le temps, ce long engloutissement, est l'allié du parc désolé, et moi, je ne suis qu'un écho, un souffle moins réel qu'un craquement de feuille. Le parc va me happer, digérer mes pâleurs, m'injecter dans ses veines. Et puis soudain, une bête... Un chien noir, musculeux, trot-tine, régulier, vers ce corps qui frissonne, vers moi qui abandonne. Il obstrue le chemin et m'observe, serein. Il sent. Il sait. Il est venu. Mon regard s'agrippe à ses flancs dédaigneux, à son manteau soyeux, sa force m'envahit. Bientôt les arbres morts et les visages vieilliss qui flottent autour de nous s'enracinent et s'animent. Je me suis égaré, il est temps de rentrer... L'air n'est plus qu'un battement sourd, une pulsation, un sang opaque, qui ranime pétales et chairs de son étreinte tiède. Le parc se fait cacophonie, rires suspendus, brindilles cassées. Je n'entends plus mes pas, pourtant, j'avance.

Lorsqu'il croisera ma route, le chien noir ne lèvera pas la tête.

Thibault Marthouret



# *la page blanche*

*mars/avril(2004)numéro(31)*

**www.lapageblanche.com**  
contact@lapageblanche.com

**Direction de publication :**  
Pierre Lamarque

**Direction de rédaction :**  
Constantin Pricop

**Réalisation :**  
Mickaël Lapouge

**Ont collaboré à ce numéro :**  
Julien Chéron, Briec Le Meur, Jean-Michel  
Mayot, Petre Raileanu, Gina Puică, Annie  
Forest-Abou Mansour, Frédéric Pouchol,  
Sophie Bykovsky, Catherine Raucy, Jacques  
Rolland, Philippe Bray, Stéphane Méliade,  
Thibault Marthouret

Dépôt légal : à parution  
ISSN 1626-0295

©2004 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés  
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.